

Tous les regards convergent vers lui, vers sa bouche qui mord l'harmonica Hohner. Pour l'instant ils écoutent. Les anches vibrent comme des ailes de bourdon, il ouvre et ferme ses paumes en coquille et tord ses lèvres en glissant à l'octave, les yeux mi-clos. Il est assis sur le dos d'une chaise que trois gars accroupis tiennent ferme. Maintenant ils frappent sur les tables, sur leurs cuisses, un deux trois, un deux trois, au début ça crépite, irrégulier, mais Paul Blanc aspire et souffle dix fois les mêmes notes, têtue, ajoutant seulement çà et là un trille, enjolivant le motif initial sans jamais les perdre, confiant ; il sait qu'à force ils vont le suivre, même ronds comme des barriques. Et au bout d'un moment ça prend malgré les rires et les chaises qui tanguent, ça fait corps : cent mains frappent en cadence au tempo de la valse, tam pa pa, tam pa pa, sûres d'elles. Ils se mettent à

chanter par-dessus la claque, Frou-frou (tam pa pa), Frou-frou (tam pa pa), par son jupon la fem-me !, alors il improvise autour du thème, il s'évade dans les aigus, les rejoint trois mesures puis passe en seconde voix, le *mi* sous le *do*, le *fa* sous le *ré*, l'harmonica scie ses gencives, il orne la mélodie qu'ils tiennent seuls. Il est heureux le patron, le Hohner fend un large sourire dans son visage.

Il est minuit au café Le Balto. Les vieux tapeurs de cartes ont terminé tôt leur belote et leur verre de rouge. On a rempli les bols de cacahuètes, compté les bouteilles de vin, réapprovisionné en bière. On a démonté les armoires pour faire des bancs dehors : c'est samedi, soir de bal. Ils sont arrivés dès neuf heures, d'abord les campeurs de la route des Crêtes venus de Paris pour le week-end, puis les apprenties infirmières de l'hôpital voisin, et à cause d'elles les garçons des bourgs vingt kilomètres à la ronde. Et puis ceux d'ici, de La Roche-Guyon, qui aiment chanter, danser ou boire, ça fait pas mal de monde. Paul Blanc les a salués un par un, il connaît leur visage, leur prénom, ceux de leurs parents, de leurs enfants, de leurs frères et sœurs, comme les cinq cents noms et prénoms des habitants du village. Avec chacun d'eux il a une histoire. Le Balto est le centre de La Roche et Paul Blanc le centre du Balto. L'Amicale des pompiers c'est

lui, la fanfare, l'association de chasseurs, Paul fournit l'idée, trouve les finances, et offre les locaux, juste pour le plaisir : il n'a jamais tenu une lance à eau, ni joué du tambour, ni tiré un faisan. Ici se tient le comité des fêtes, se préparent la retraite aux flambeaux, les apéros de Pâques, du 1<sup>er</sup> Mai, du 14 Juillet qui durent jusqu'à la nuit, la Sainte-Barbe et la fête des bateliers, et puis la pause à la sortie de l'église, même les dimanches de communion, même les jours de mariage. Ici se trouve la cabine téléphonique. Le bourg entier s'y fait appeler, Paul Blanc connaît toutes les adresses, il va lui-même gueuler sous les fenêtres. Parfois dans le café on murmure des choses graves une fois le rideau tiré, souvenirs de la Résistance, des semaines passées dans une grotte troglodyte là-haut, route des Sangles, voisine de la chapelle ardente où pourrissait le cadavre du chauffeur de Rommel ; et aussi, confidences de filles en quête d'une faiseuse d'anges – Paul Blanc fait le chauffeur, motus et bouche cousue. Il est au centre ce soir encore, le petit homme à l'harmonica, un mètre soixante émergé des têtes bien peignées, perché sur le dossier de la chaise, maigre et pâle comme un cul à force de nuits blanches. Tous le regardent, et parmi eux les trois femmes de sa vie.

Odile, l'épouse, est appuyée à la porte, à droite du comptoir. Elle s'apprête à quitter la pièce, ou bien elle vient d'entrer, le buste à peine tourné vers Paul, vers l'intérieur du café, mais les yeux, le visage oui, complètement. La sueur perle à son front et y colle une mèche brune. Elle porte Jacques endormi dans ses bras, leur garçon de quatre ans, il pèse lourd sur son épaule. Elle se tient droite malgré Jacques échoué, le menton légèrement relevé. Les pupilles épinglées à Paul elle espère un regard pour elle, pour l'enfant épuisé, il faut dormir Paul, nos murs vibrent jusque dans nos tempes, je t'en prie renvoie tout ce monde, sois à moi un instant avant de t'effondrer, de t'abattre sur le lit jusqu'au jour, viens, je veux un baiser, une caresse, un silence, un silence avec toi je prends s'il est rien qu'à nous. Bien sûr il ne la verra pas.

Elle a choisi cet homme depuis toujours, il est le plus ancien souvenir. 1918, Odile a cinq ans. Sur la place du village, elle fixe hébétée la jambe cassée de sa poupée. Un garçon brise le cercle des filles, il veut voir. Il hausse les épaules en riant :

— C'est pour ça que tu pleures ?

Odile le toise, furieuse.

— Elle pourra plus danser !

— Si, dit Paul, moi je la ferai danser.

Il attrape la poupée, la fait tourner contre son

cœur ; je le vois, le garçon aux oreilles décollées, aux genoux cagneux, on l'appelle l'orphelin, il change chaque année de famille d'accueil depuis la mort de sa mère à l'âge de douze jours ; dans l'ombre des platanes il entame une danse minuscule avec une poupée cul- de-jatte, il est comme ça, poreux à toutes les peines et doué pour la joie, d'ailleurs il siffle tandis qu'il tourne sur lui-même, tout doucement, il mène et la danse et l'orchestre.